

leur donne point de choses qui les corrompent en les habituant à la frivolité et au luxe.

Et voilà qu'il dégarnit cette étagère de cinq ou six coûteuses futilités.

— Que la part des pauvres est petite ! s'écria-t-il. Et c'est pourtant la part de Dieu ! "J'étais nu et vous m'avez vêtu, j'avais faim et vous m'avez nourri... Ce que vous avez fait au dernier d'entre ceux-ci c'est à Moi-même que vous l'avez fait," dira le Christ au dernier jugement.

— Hélas, si cette part est petite, c'est que celle-ci est grande, ajouta-t-il en se tournant vers l'étagère chargée des bijoux, des bonbons, des divers objets qu'il destinait à quelques grandes dames.

C'est ici qu'est le cœur même du mal, l'esprit du luxe qui tarit toutes les sources de la charité. C'est avec l'aumône que j'aurais pu faire, c'est avec la faim des malheureux que je n'ai point nourris, c'est avec leurs souffrances que je n'ai point apaisées, avec leurs larmes que j'ai cessé d'essuyer, c'est avec la vie des pauvres que j'ai acheté ces misérables fantaisies. Dans ces bonbons il y a du sang humain.

Il s'assit et plongea la tête dans ses mains, profondément remué par les pensées qui venaient de traverser son esprit et son cœur. Quand il releva son front, son inquiétude était devenue de la joie. Dieu avait envoyé un rayon de sa lumière dans cette âme troublée.

Il sortit, emporta tous les objets de luxe, demeura quelques heures et puis rentra.

Il prit une plume et il écrivit une lettre qu'il recopia ensuite en plusieurs exemplaires avec quelques variantes :

"Madame, je voulais, comme de coutume vous envoyer mes étrennes au nouvel an, et voilà que je ne vous adresse qu'une rose d'hiver que j'ai cueillie pour vous dans le petit jardin qui est sous ma fenêtre. J'avais consacré vingt-cinq piastres à vos étrennes, mais le remords m'a pris et je les ai transformées, au gré de votre âme qui est chrétienne d'une façon dont vous me remercerez, j'en suis sûr.

"Je viens d'envoyer, en votre nom, un petit mobilier à la famille ***, rue..., qui avait tout vendu pour avoir du pain. On vous a bénie et voici la lettre que ces pauvres gens vous écrivent. Je la joins à la rose d'hiver ; les paroles du pauvre, consolé dans sa douleur, parfumeront cette fleur qui a pris naissance au milieu des frimas. N'est-ce pas que j'ai bien fait et que vous préférez la joie et le bien-être d'un malheureux à la petite satisfaction qu'auraient pu vous donner quelques jolies babioles perdues au milieu des richesses de votre salon ?"

A une autre il écrivit :

"Je viens de voler quarante piastres. J'ai vendu vos étrennes, déjà achetées depuis plusieurs jours. J'ai loué pour ce prix un tout petit appartement de trois pièces situé au cinquième de la Rue..., No..."

"Vous me croyez fou, sans doute, en lisant ceci, et vous vous trompez ; je vous sais bonne, voilà tout. Allez rue..., tout à côté de chez vous, vous trouverez là deux bonnes vieilles femmes, chassées par leur propriétaire et qui demain doivent être sans asile. Elles sont au désespoir. Conduisez-les dans votre logement et dites leur : "Ceci est à vous." Goûtez la joie de leur reconnaissance. Je vous la donne.

"Voilà mes étrennes. En êtes-vous contente, ou voulez-vous que j'aie de nouveau faire emplette d'un éventail ou d'une boîte de bonbons ?"

Sur une troisième feuille de papier, il traça les lignes suivantes :

"Monsieur Toto, mademoiselle Nini, voici vos étrennes. Vous vous attendiez peut-être vous, monsieur Toto, à une jolie chaîne de

montre qui remplacerait votre cordon noir ; vous, mademoiselle Nini, à quelque princesse des poupées, magnifiquement habillée de dentelles, comme tant de personnes raisonnables. Eh bien ! non, mes chers enfants, je vous envoie mieux que cela, et j'ai trouvé un cadeau dont votre jeune cœur sera plus content. Le panier que je vous envoie contient deux très chauds costumes d'hiver, l'un pour un petit garçon de douze ans, l'autre pour une petite fille de huit ans.

"Ce petit garçon et cette petite fille sont les deux enfants d'un pauvre homme de votre voisinage, réduit à la dernière misère par une maladie. Je viendrai vous prendre lundi, mes chers petits, et je vous accompagnerai chez les malheureux, car je veux que vous me permettiez, pour mes étrennes à moi, d'assister à la joie que vous aurez à donner vous-mêmes des vêtements à ceux qui en manquent, suivant le précepte de Notre-Seigneur. Vous pleurerez peut-être, mes biens-aimés, vous pleurerez en essuyant les pleurs d'autrui ; mais ces larmes-là sont douces et exprimeront votre félicité."

Il écrivait aussi ce petit billet :

"Ma vieille amie, vous aimez les pauvres, vous avez vos œuvres. Voici cent piastres. Ce sont mes étrennes. Faites-en l'aumône suivant votre cœur."

A d'autres personnes, il adressait une souscription, qu'il avait acquittée pour elles en leur nom, à un Patronage, à un Refuge, à quel qu'une de ses belles œuvres de bienfaisance comme il en est tant dans cette grande ville. A une dame de ses amies, heureuse épouse et heureuse mère, il donna la pension et l'entretien d'une orpheline dans un couvent. A une autre, il envoya un vieillard, tout misérable, qui croyait ne porter qu'un paquet d'étrennes, et qui revint vêtu de neuf. La charité est ingénieuse et trouve cent formes variées.

L'homme dont je vous parle écrivit ainsi longtemps, et le soir il s'endormit heureux.

Cher lecteur et bonne lectrice, qui vous empêchez de goûter le même sommeil ?

Si ce que je viens d'écrire et de raconter pouvait vous en donner le désir ; si ces pages détournent ça et là vers les maisons des pauvres quelque peu de cet argent que vous destinez à l'étréne des riches ; si, au lieu de donner à ces derniers des objets de luxe dont ils regorgent, vous leur faisiez en quelque sorte cadeau d'une de ces bonnes actions dont ils sont par ois indigents ; si, pour le Nouvel An, vous offriez aux personnes que vous aimez le mieux, la guérison d'une misère et la consolation d'un malheureux ; si vous faisiez cela, je remercierais Dieu de m'avoir mis tout à l'heure la plume à la main.

HENRI LASSERRE.

LA MÈRE DU CONDAMNÉ

Le ciel est noir, hélas !... Jamais les ténèbres n'ont eu autant d'épaisseur ; les étoiles et la lune semblent avoir cessé d'exister. En choquant les rameaux des arbres dépouillés comme des squelettes, le vent fait entendre de sourds rugissements. Dans la lugubre tristesse de cette nuit affreuse, une heure sonne au cadran de la chapelle de l'hôpital Saint-Joseph, comme un coup de marteau sur le cœur de la mère infortunée.

Une heure de plus, une heure de moins, sanglote la pauvre martyre, qui se voile la figure et s'affaisse au pied du saint autel, où réside, au fond du tabernacle, le Maître puisant qu'elle ne cesse d'implorer.

Elle ne veut pas voir, elle ne veut pas croire.

Au milieu d'une foule immense, à ses yeux obscurcis par des ruisseaux de larmes, un écha-

faud se dresse, un jeune homme, un enfant encore, amaigri, pâle comme un spectre, en monte les degrés. Le bourreau fait partir la trappe, le corps s'agite dans d'horribles convulsions... La corde a tranché la vie et un cadavre se balance dans l'espace.

— Combien je désirais, s'écrie-t-elle en se relevant, la naissance de cet enfant. Dieu me donnait un fils. Sur mon cœur, plein du bonheur de la maternité, je pressais ce petit être chéri, chair de ma chair et sang de mon sang.

La malheureuse chancelle et tombe lourdement la face contre terre :

Le bourreau fait partir la trappe, le corps s'agite dans d'horribles convulsions... La corde a tranché la vie et un cadavre se balance dans l'espace.

— Je l'ai nourri de mon lait, bercé, endormi sur mon sein, gémit-elle. Dieu semblait vouloir me le ravir. J'ai veillé nuit et jour sur son enfance malade ; j'ai soutenu ses premiers pas ; je lui ai appris à balbutier ses premiers mots. Si vous saviez comme il était beau, mon fils ! comme ses bégaiements étaient à mon oreille une douce musique ! comme ses baisers et ses caresses m'étaient suaves ! Ayez pitié ! Seigneur, ayez pitié !...

Le bourreau fait partir la trappe, le corps s'agite dans d'horribles convulsions... La corde a tranché la vie et un cadavre se balance dans l'espace.

— Je lui ai inculqué la science de mon Dieu qu'il aimait de tout son cœur. Il a grandi sous mes yeux. Soumis et bon, chaque jour il croissait en beauté. Si plus tard son esprit s'est égaré par faiblesse, il reste toujours l'être le plus cher, mon trésor, ma vie. O malheur !

Le bourreau fait partir la trappe, le corps s'agite dans d'horribles convulsions... La corde a tranché la vie et un cadavre se balance dans l'espace.

— Mais que vous a-t-il fait, mon enfant ? Ha ! ne me le dites pas, ne m'accablez pas. Il ne savait pas ce qu'il faisait. Vous, ô mères, qui sentez et mon amour et mon angoisse, serait-ce en vain que je vous implorerais ? vos entrailles ne seraient-elles pas émues ? seriez-vous insensibles à ma voix ?... Et vous, ô pères, qui tenez à l'honneur de vos fils comme au bien le plus précieux, rendez-moi mon enfant, et en récompense de votre sublime charité, Dieu vous épargnera d'aussi grands maux, et vous donnera des fils qui feront votre consolation et votre bonheur. Ayez compassion de moi ! Mon cœur se déchire et mon âme endure des tourments à nul autre pareils.

O crois ! jusqu'où te porterai-je ? O supplice effroyable dont la seule pensée me fait mourir ! Mais oui, faites de moi ce que vous voudrez : je m'offre en expiation. Prenez ma vie et conservez celle de mon unique enfant.

L'infortunée se traîne faiblement jusqu'aux pieds de Notre-Dame de Pitié, qu'elle arrose d'un torrent de larmes qui la calment et adoucissent son indéfinissable peine.

Une lueur d'or jaillit à l'horizon ; les derniers ténèbres se dissipent : c'est l'aurore d'un beau jour, où le soleil montera bientôt dans un ciel pur, sans nuage, et un rayon d'espoir naît encore dans le cœur de cette mère de douleur.

Augustin Tellis.

Pour réussir, il faut compter avec les autres et compter sur soi.—G.-M. VALTOUR.

Le talent, c'est de voir dans les choses ce que les autres ne voient pas.